

## Voyeur

Martin Thibault

---

Numéro 61, automne 1994

Le plaisir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13930ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Thibault, M. (1994). Voyeur. *Moebius*, (61), 33–36.

## Voyeur

Martin Thibault

J'étais sûr que personne ne nous voyait. Assise en tailleur sur le lit, tu as croisé les bras sur ton ventre pour attraper du bout des doigts le rebord de ton chandail et tu l'as passé par-dessus la tête d'un geste vif en ôtant du même coup ton t-shirt. Tes seins nus ont ballotté quelques instants puis se sont immobilisés. Tu t'es ensuite étendue sur le dos, tu as dégrafé ta jupe et tu as soulevé le bassin de quelques centimètres pour glisser le coton bleu sur tes cuisses et le tirer par le bas. Tu l'as laissé tomber sur le sol, juste à côté de tes souliers mouillés et, tout en souriant, tu m'as dit : « Tu viens ? »

Je ne sais pas combien de secondes j'ai réfléchi à la question. Une dizaine, peut-être. J'étais assis sur une chaise à tout au plus un mètre de ton lit, un verre de bière à moitié vide à la main. Ça faisait bien une heure que nous discussions de tout et de rien avec le plus grand plaisir. Je t'entends encore rire aux larmes à la pensée de cette dame, les yeux sortis de la tête et la bouche ouverte, qui nous avait vus marcher sans hâte sous la pluie battante, le parapluie fermé dans ma main mais pointé tout de même vers le ciel. Nous venions d'acheter quelques bières dans un dépanneur, puis nous étions partis en direction de chez toi, une promenade d'une bonne demi-heure.

C'était un jeudi soir, alors ton mari ne serait pas là, puisqu'il travaillait toujours à l'extérieur en semaine et qu'il ne rentrait jamais avant l'après-midi du lendemain. Je le savais très bien étant donné que nous jouions souvent au tennis le vendredi soir, et qu'il me disait presque à chaque

fois tout le bien que ça faisait d'être de retour chez soi et de voir les amis.

Nous étions arrivés à votre appartement tout trempés. Je me souviens nettement que le sac de papier brun contenant nos bières était inutile puisqu'il fallait retenir les bouteilles par le fond pour éviter qu'il ne défonce. J'avais accroché mon parapluie à la patère, puis j'avais attendu que tu m'apportes un pantalon, une chemise chaude et des bas. Tu m'avais dit de me changer avant d'attraper un rhume, et tu étais disparue dans la chambre, tes pieds nus laissant des traces humides sur le plancher de bois franc.

Je n'étais pas mécontent d'enlever mes vêtements mouillés, mais je me sentais tout drôle de porter les affaires de Luc. Je flottais littéralement dans le pantalon et les épaules de la chemise à carreaux descendaient à la hauteur de mes coudes. J'avais roulé les manches en me disant qu'il ne me manquait que les bottes de cuir, la tuque de laine et le fusil pour ressembler à un coureur des bois.

Tu étais sortie de la chambre en vêtements secs. Après être allée dans la salle de bains chercher une grande serviette de ratine blanche et une jaune, plus petite, que tu m'avais lancée, tu t'étais mise à te sécher les cheveux tout en me proposant d'apporter la boisson et des verres dans la chambre : « On sera mieux pour jaser. Les vieux calorifères du salon et de la cuisine en arrachent ces temps-ci. »

Je m'étais assis sur la chaise et j'avais ouvert deux bières. Tu avais rempli ton verre à ras bords et tu t'étais installée sur le lit. Après avoir pris une gorgée, tu avais mis le verre sur une petite tablette et tu t'étais adossée contre le mur. Tu avais commencé à démêler tes cheveux qui semblaient d'un blond plus foncé que d'habitude. J'avais cru un instant que c'était à cause du faible éclairage de l'unique lampe de la pièce, mais c'était plutôt parce qu'ils étaient encore un peu mouillés. J'avais laissé tomber ma serviette sur une petite caisse de bois qui servait de table de chevet et j'avais passé à quelques reprises mes doigts dans mes cheveux en raclant comme il faut. J'avais les cheveux courts, donc rien de bien difficile à sécher ni à peigner.

Nous avons pris une autre bière en trinquant à la vie qui mettait de sa beauté partout, même dans le plus petit grain d'orge. Nous regardions le liquide blond à la mousse toute blanche avec ravissement. À n'en pas douter, la nature faisait bien les choses : elle fournissait la céréale ; les hu-

mains la mélangeaient à l'eau pour obtenir une boisson aussi savoureuse que réconfortante.

C'était, je crois, ce mot, « beauté », lancé innocemment dans l'espace, qui avait changé tout le cours pourtant bien réglé de la discussion et, par le même souffle, de la soirée. Jusque-là, j'avais à peine remarqué que la situation était pour le moins délicate : nous étions seuls, de plus en plus enivrés, dans la chaleur accueillante de ta chambre. Tu étais presque entièrement étendue sur le lit, seule ta tête était appuyée contre le mur. Quand tu riaais, il t'arrivait souvent de relever les genoux et de taper avec ta main sur les couvertures. À chaque fois, ta jupe remontait légèrement et laissait voir tes cuisses musclées et dorées sous le soleil de la lampe. Je t'avais toujours trouvée jolie, mais sans jamais te désirer. Tu étais une copine, et surtout la femme de Luc, un ami de longue date. J'avais dû mettre sans le vouloir, peut-être par respect pour la vie de couple, un filtre déformant devant mes yeux quand je te regardais. J'avais bien aperçu, avant ce soir-là, la douce lenteur de ton regard que tu passais sur les êtres et les choses qui t'entouraient, mais pas sa chaleur brûlante et la petite tristesse tout au fond qui donnait envie de te serrer fort et de te consoler. Je n'avais jamais vraiment vu non plus ta bouche si finement découpée aux lèvres d'une rose sombre, surtout la lèvre inférieure toute gonflée, d'une consistance de fruit mûr qui, me semblait-il, devait être bonne à sucer et à mordiller pendant des heures. À deux ou trois occasions, j'avais déjà laissé, il est vrai, mon regard remonter tes chevilles fines et tes mollets tout ronds, mais sans aller beaucoup plus loin que les cuisses. Pour l'instant, j'étais assis sur les reins, juste devant toi, les pieds sur le bord du lit, et je ressentais des frissons dans tout le corps juste à l'idée de glisser les mains sous ta jupe pour découvrir chaque millimètre de ta peau.

C'était tout cela que contenait le mot « beauté » qui n'en finissait plus de résonner dans ma tête et sur les murs de la chambre. Des mots que je n'avais pas prononcés avec autant de naturel et d'élan depuis plusieurs années étaient montés à ce moment-là du plus profond de ma gorge. J'avais senti les sons glisser sur ma langue jusqu'à mes lèvres qui s'étaient ouvertes toutes seules : « T'es belle ! »

Tu m'avais regardé d'un air surpris, presque sérieux, pendant quelques secondes, puis tu avais souri. J'avais voulu expliquer je ne sais trop quoi pour m'excuser, mais tu avais mis ton index bien droit sur tes lèvres et tu avais dit que c'était correct. Nous avons bien ri de mon embarras

passager, et j'avais vu tes yeux s'allumer petit à petit, tes mains faire de grandes lignes sinueuses dans l'espace, tes pieds bouger plus rapidement comme s'ils voulaient danser. Tu semblais flotter sur le matelas qui, pendant un moment, m'avait fait penser à un radeau, puis à un tapis volant. Nous avions partagé la dernière bière tout en parlant avec beaucoup de chaleur de Luc. Il m'avait semblé tout à coup très près de moi, de nous. C'était curieux, mais je sentais sa présence comme jamais auparavant. J'avais l'impression de mieux le connaître ou, à tout le moins, de le connaître différemment. Je le sentais comme un ange à mes côtés. Il me rassurait. Aussi, quand tu t'es déshabillée et que tu m'as dit «Tu viens?», j'ai entendu une voix qui me chuchotait à l'oreille d'y aller sans peur, que je ne faisais de peine à personne, qu'il n'y a pas de mal à aimer... jamais.

Je me suis levé et j'ai ôté mes vêtements. Je me suis étendu à tes côtés, et nos mains se sont mises aussitôt à parcourir les courbures de nos corps, nos lèvres à trotter dans le cou, sur le menton, autour de la bouche et des yeux, nos jambes à s'entremêler tout comme notre souffle. J'ai léché tes oreilles, tes tempes, tes joues; ta langue poussait sur la mienne avec l'énergie de la passion amoureuse. Je t'ai entraînée sur le dos et j'ai laissé mon corps te recouvrir de tout son poids et de toute sa chaleur. Tu te tortillais de plus en plus sous mes caresses. J'ai dû perdre le nord un instant puisque je n'ai pas eu conscience que tu aies écarté les jambes pour me laisser passer. Même que je n'ai rien senti quand je t'ai pénétrée, moi qui suis d'habitude très sensible à ce moment délicieux et qui aime le faire durer le plus longtemps possible. Nos corps se sont arrêtés un instant, et nous nous sommes regardés. Tu m'as dit que je pouvais rester en toi, que tu n'étais pas fertile de ce temps-là. J'allais me remettre à bouger quand j'ai entendu un bruit venant de la cuisine. J'ai regardé vers la porte de la chambre, mais... rien, seul un léger silence parcourait l'appartement en tous sens. J'ai détourné la tête et j'ai vu ton sourire, ton si joli sourire prendre forme quand tu as fermé les yeux, et nous avons continué à nous aimer longtemps dans la nuit.

Je ne me doutais pas le moins du monde, à ce moment-là, que je reverrais tout cela avec la plus grande chaleur sur l'écran blanc de mes paupières fermées. Il y a plus de quinze ans... et je ressens encore les pulsations dans mes veines. C'est aussi vrai aujourd'hui que ce l'était à l'époque. Le temps ne détruit rien.